Document généré le 17 avr. 2024 18:15

Vie des Arts

Vie des arts

Keith Haring
L'art, de la rue au musée

John K. Grande

Volume 41, numéro 169, hiver 1997–1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/53241ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Grande, J. K. (1997). Keith Haring : l'art, de la rue au musée. *Vie des Arts*, *41*(169), 26–29.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

KEITH HARING

l'art, de la rue au musée

John K. Grande

AVEC ENVIRON CENT QUARANTE ŒUVRES ET NOTAMMENT SES DESSINS IMMENSES ET AMBITIEUX, SES SCULPTURES COLORÉES ET SES PREMIERS GRAFFITIS, CERTAINS AYANT ÉTÉ RÉCUPÉRÉS DIRECTEMENT DU MÉTRO DE NEW YORK, L'EXPOSITION ITINÉRANTE ORGANISÉE PAR LE WHITNEY MUSEUM EST LA PREMIÈRE RÉTROSPECTIVE VRAIMENT EXHAUSTIVE DES ŒUVRES DE KEITH HARING.

Sans titre
Acrylique sur toile 1985
Coll. Roger et Monique Nellens
Knokke (Belgique)

Sans titre
Émail cuite sur métal, 1982
110 x 110 cm

Keith Haring a gouté à la vie avec une énergie moqueuse. Ses compulsions étaient on ne peut plus américaines: descendre l'art de son piédestal et le rapprocher du public. Véritable obsession chez cet artiste, elle s'est matérialisée dans le métro, dans la rue, dans quelques-unes des plus prestigieuses galeries de New York (Tony Shafrazi et Leo Castelli), et, finalement, partout dans le monde.

Nourri de télévision dans un pays pauvre en souvenirs et riche d'images, Haring eut une enfance davantage guidée par Mickey Mouse que par Michelangelo. Après une courte période de conversion spirituelle à l'adolescence, Haring a trouvé son inspiration dans la musique pop et dans l'art, admirant entre autres le style pictural commercial de Pierre Alechinsky, Jackson Pollock et Stuart Davis. Une étude biographique des biens personnels de Haring, préparée pour l'exposition rétrospective du Whitney Museum, par Richard Pendiscio, le créatif éditeur de *Interview*, inclut toutes sortes d'inscriptions, des notes écrites dans une langue inventée par Haring lorsqu'il était encore adolescent, d'autres tapées à la machine, des croquis et des photos d'un jeune homme essayant de donner sens à un monde de fous.

Qui aurait pu imaginer que dès l'âge de 24 ans, ce petit provincial vendrait quelque15 000 dollars des peintures créées en deux heures? Qu'il deviendrait l'ami de vedettes comme Brooke Shields, Madonna, Andy Warhol et William S. Burroughs? Haring se rendait tout à fait compte qu'il faisait partie d'une nouvelle génération d'Américains: «Je me considère comme le parfait produit de l'ère spatiale, pas seulement parce que je suis né l'année où l'homme est allé pour la première fois dans l'espace mais aussi parce que j'ai grandi avec les dessins animés de Walt Disney.»[1]

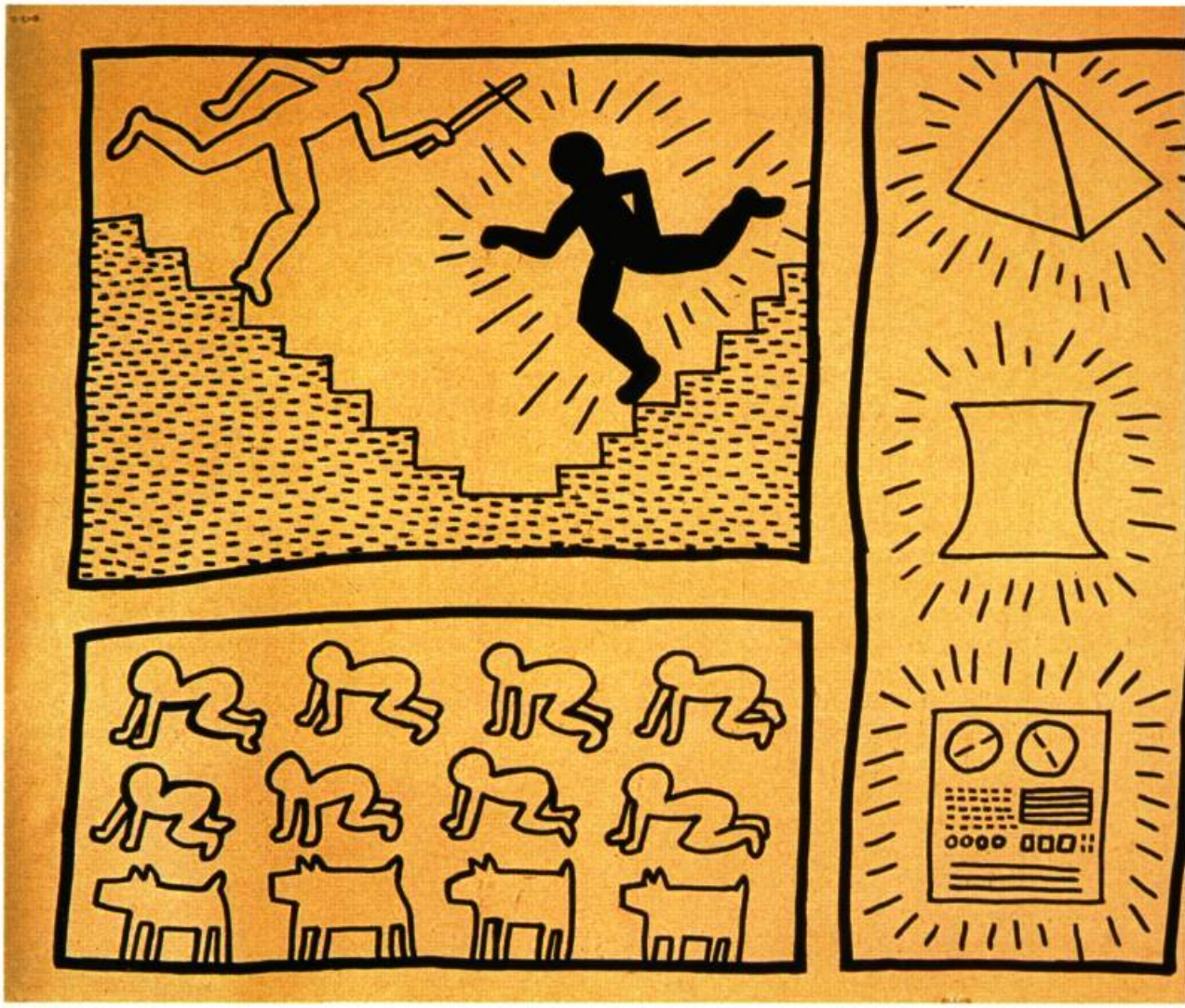
UN LARGE CONTOUR FONCÉ

Quand Haring a quitté Kutztown, sa ville natale, en Pennsylvanie, pour New York, en 1978, les graffitis pullulaient dans les rues et la peinture figurative était en plein essor. Parmi les jeunes protagonistes d'alors se trouvait le protégé d'Andy Warhol, le très talentueux Jean-Michel Basquiat, loin encore de la maturité. Les premières tentatives de Haring pour amener l'art dans les rues du East Village et du South Bronx — des entêtes de journaux découpés et collés sur des lampadaires — ont été suivies par des inscriptions tracées à la bombe aérosol sur les murs. Haring se mélait à la foule et se mettait à créer dans les stations de métro et dans les rues des gribouillages, des murales et des signes hiéroglyphiques punk expressionnistes avec de la peinture fluorescente ou de la craie. L'une des règles du jeu consistait à changer constamment de lieu et de sujet.

Certains artistes passés maîtres dans l'art du graffiti à Los Angeles, avaient développé un langage compréhensible des artistes adeptes des graffitis seulement. Au milieu de ce lot, la touche new-yorkaise de Haring s'est rapidement détachée. Influencé par le hip-hop et le punk, par la culture portoricaine et le break dancing, le style spontané, lumineux et «hiérographique» de Haring se distingue par l'usage d'un large contour foncé semblable à celui des dessins animés.

Durant sa carrière, Haring a peint le mur de l'hôpital Necker (hôpital pour enfants) à Paris, il a décoré des vêtements, une planche à voile, une planche de surf, il fut artiste-en-résidence au Festival de jazz de Montreux en Suisse, il a décoré une auto à Dusseldorf en Allemagne, a dessiné ses motifs en tondant des cheveux, il a décoré un magasin Fiorucci à Milan, il a peint le corps de Grace Jones

Monkey Puzzle
Acrylique sur toile, 1988
Diamètre: 120 cm
Coll. Janet et Martin S.Blinder



Drawings faor Fashion Moda at New Museum
Encre sur panneau d'affichage, 1980
Courtoisie Galerie André Emmerich, New York

À Toronto, afin de répondre au désir de Keith Haring de faire descendre l'art dans la rue, deux sculptures en aluminium peint hautes de 8 pieds, *Julia et Untitled (Ringed Figure)*, récemment achetées par les collectionneurs torontois Joey et Toby Tanenbaum, ont été installées dans University Avenue. Une troisième sculpture a été placée juste devant le musée des beaux-arts de l'Ontario.

pour une performance au Paradise Garage de New York, il a décoré toute la surface d'un dirigeable près de Paris, il a conçu quatre montres pour Swatch U.S.A., il a imprimé et distribué 20 000 affiches pour la libération de l'Afrique du Sud, ainsi que des cahiers à colorier pour enfants. En 1985, il a mis ses œuvres en vente pour renflouer le Fonds de secours d'urgence africain de l'Unicef et il a même créé, en 1990, une lithographie *Premier jour d'impression* pour accompagner un timbre des Nations Unies commémorant l'année *Stop AIDS Worldwide*.

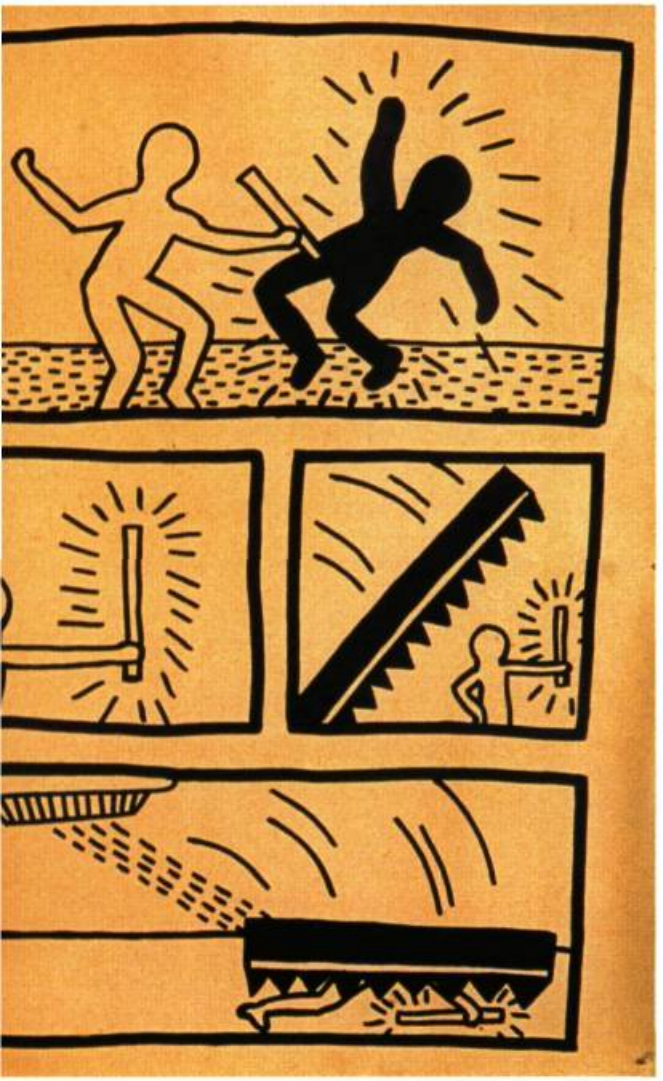
Le nihilisme précoce de Haring — les silhouettes de toutes formes et de toutes grandeurs peintes à l'aérosol, à l'acrylique et à la craie que l'on pouvaient voir à l'époque à divers coins de rue de New York — a rapidement fait place à la commercialisation de son art. La mercantilisation de ses productions n'enlève certes rien à la noblesse des causes qu'il a embrassées. Les œuvres de Haring célébraient la distraction et le plaisir dans la tourmente et la tragédie de la vie moderne.

DES HIÉROGRAPHES PLEINS D'HUMOUR

Le risque et le danger faisaient partie de l'attirail de l'artiste graffitiste. Par exemple, un vidéo-clip réalisé en 1982 par CBS TV avec Dan Rathers montre Haring en train de s'acharner à peindre un personnage sur un espace d'affichage publicitaire vide dans une station de métro. L'artiste en pleine action jette sans cesse un regard inquiet par-dessus son épaule. Précaution inutile puisqu'il se fait surprendre et arrêter par un policier une minute après avoir commencé son œuvre.

Les *Drawings for Fashion Moda at New Museum* (1980), que l'on peut voir dans cette exposition, sont des caricatures pleines d'humour, jazzées, éclectiques et réductionnistes. Les symboles sont des « hiérographes » de découpes à biscuits, des expériences humaines réduites à un moule pro forma. Le langage visuel est universel, aussi accessible aux illettrés qu'aux connaisseurs : une pyramide, une caisse enregistreuse, deux silhouettes — une noire et une blanche — qui descendent en courant des escaliers convergents pour se retrouver au même endroit et se battre avec des bâtons. Malgré leur inventivité et leur exécution sans accroc, plusieurs des œuvres sans titre de l'exposition datant des années 80 trahissent le haut pourcentage de peur, de bruit et de claustrophobie qui habitaient l'artiste.

Par l'utilisation d'encre de vinyle sur de la toile de bâche, des matériaux souvent utilisés pour la publicité extérieure, le privé devient public d'une façon dérangeante et excitante. Dans *Untitled* (1982), des chiens



tachetés sautent à travers un trou au centre du ventre d'un personnage. Audacieux et simple, comme un dessin animé, le style est accrocheur. Difficile d'y rester indifférent. Les énigmes visuelles sont provocatrices. Le labyrinthe de lignes qui tracent leur chemin autour et dans les images de cœurs, d'anges, de vaisseaux spatiaux, de singes, d'humains et de chiens jappeurs, et même de symboles atomiques, sont denses et compacts. D'autres scènes de violence et de conflit, où des squelettes aggrippent des silhouettes plus petites et les avalent complètement, sont plus macabres. Symbole lubrique d'abîme ou expression d'extase créatrice, l'art de Haring s'inspire de la magie de la consommation et débouche sur un vide douceâtre.

Keith Haring dessinant dans le métro à New York, 1984
Photo: Tseng Kwong Chi

UN CHAOS CULTUREL

Peut-être ne serait-il pas exagéré de rapprocher le mode d'observation de Haring de celui d'un microbiologiste passionné par une faune microbienne grossie mille fois. Ainsi *Monkey Puzzle* (1988) est une composition circulaire de silhouettes de singes, d'humains et de bébés serrées les unes contre les autres comme si elles nageaient entre lame et lamelle de verre, sous l'œil inquisiteur d'un scientifique rivé à son microscope. L'aspect mythico-religieux et scientifique de l'art de Haring reflète sa fascination pour la numérologie, la quantification et la métaphore littérale. C'est un pot-pourri de confusion culturelle et de densité urbaine. L'une des meilleures œuvres de l'exposition, *Untitled (Breakers)* (1987), est une simple sculpture de danseurs de break dancing, l'un en rouge et l'autre en bleu, célébrant la vie dans les rues de New York. Un espace d'installation isolé, fait avec une clôture en grillage industriel résonne du brouhaha d'une musique disco. On y entre en ouvrant une grille de métal et l'on tombe sur Haring lui-même, sur vidéo, dansant sur un air de disco. Tout autour de l'installation, sont disposés des vases égyptiens décorés des hiéroglyphes pop de Haring et plusieurs autres œuvres plus petites dont une Statue de la liberté tellement surchargée de peinture aérosol que la forme originale en est estompée.

Les principes de Haring sur l'absolue liberté artistique du graffitiste et les publicités *Absolut Vodka* qu'il a créées forment un étrange cocktail. Quelle action sociale est la plus efficace: celle que relaient des images de la publicité brute ou celle que soutiennent des graffitis artistiques? Toutes deux sont des véhicules de propagande. Cependant si les formes visuelles produites par Haring relèvent de l'Art écrit avec un grand A (certes immédiatement suivi tout de même du petit c, symbole du droit d'auteur), la question de savoir si la liberté d'expression doit l'emporter sur le droit du public à une vie privée est vite oubliée lorsque l'on considère la générosité de l'artiste envers certaines causes sociales.

Quand Haring a inauguré son Pop Shop, au 272 Lafayette St., dans le quartier de Soho à New York en 1986 (il en a ouvert un second à Tokyo en 1988), la fusion qu'il tentait d'instaurer ainsi entre l'art commercial et l'avant-garde comblait l'un de ses vœux les plus chers: amener l'art à message jusqu'au public pour un prix abordable. Des murales publiques pour des écoles, des hôpitaux, des garderies et des orphelinats témoignent de ses bonnes intentions. En 1988, après avoir appris qu'il était atteint du Sida, Haring décida de trouver des fonds pour aider entre autres les agences publiques d'aide aux enfants de la rue et des victimes du Sida. Avant sa mort ,en 1990, à l'âge de 31 ans, il avait créé la Fondation Keith Haring afin de poursuivre à perpétuité son œuvre charitable.

LE DERNIER TABLEAU

Les choix de Haring durant son bref voyage entre l'exhibitionnisme d'avant-garde et l'esthétisme commercial des moules à biscuit témoignent de son grand talent de communicateur. Et sans doute convient-il d'y associer le souci fondamental de l'artiste de se survivre en laissant sa marque: son style, son art propre, distinct, unique. À cet égard, l'hommage le plus touchant à l'enthousiasme qui a imprégné tout l'art et toute la vie de Haring c'est peut-être d'avoir exposé son dernier tableau, inachevé. Il y travaillait, en 1989, peu avant sa mort. Seul un coin est terminé. □

1 Dans Germano Celant, *Keith Haring*, catalogue d'exposition (Sydney: Museum of Contemporary Art, 1994) p. 178.

Rétrospective Keith Haring
Musée des beaux-arts de l'Ontario à Toronto
du 24 septembre 1997 au 8 janvier 1998
Musée des beaux-art de Montréal
du 5 novembre 1998 au 10 janvier 1999.